

VALÉRIE



BeQ

Valérie

Collection Roman d'amour

Un homme était seul

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 778 : version 1.0

Un homme était seul

I

Denis Vallières promenait un regard amusé sur la campagne qui l'entourait.

Ç'avait été un de ses caprices que cette large maison avec les parterres immenses, les bâtiments et au bout du domaine la demeure des fermiers qui cultivaient.

C'était un luxe qu'il s'était offert parce qu'il était fatigué des hôtels fashionables et aussi parce qu'il voulait le confort du chez-soi même loin de la ville.

Ce n'étaient qu'arbres et haies, fleurs et bosquets touffus, et parmi tout ça, comme cachée à dessein dans cet écrin tout vert où éclatait le brillant des fleurs, la maison s'élevait avec ses larges fenêtres, et sa cheminée de pierre.

Tout près, la rivière coulait tranquille. Pas un seul bruit de la ville ne parvenait dans ce coin fait

pour la joie et le repos.

– Monsieur Denis ! Oou... Oou...

– J’y vais ! cria Denis en se retournant.

Valérie l’attendait sur le palier de la cuisine.

C’était une femme dans la soixantaine, encore alerte et vibrante de joie toujours.

Elle avait connu Denis bébé, mais depuis qu’il était homme, surtout depuis qu’il était orphelin, elle l’appelait monsieur Denis.

C’était la ménagère qui cumulait pour ainsi dire toutes les fonctions. Denis s’en trouvait bien et il y avait entre eux une solide amitié.

Elle faisait signe au jeune homme de se hâter. Denis n’en continua pas moins de faucher les bosquets chemin faisant avec une tige de saule, et de siffler allègrement.

– Penses-tu qu’il fait beau hein Valérie !

– N’empêche, monsieur Denis, qu’il passe une heure et que vous n’avez pas encore mangé ! Moi j’ai la vaisselle à faire ensuite et...

– C’est bon, Valérie... J’entre.

Elle riait même sous les remarques, jamais Denis n'avait vu Valérie fâchée véritablement. Elle taquinait et grondait sans malice aucune. Cela avait autant d'effet cependant et l'atmosphère de la maison avait toujours été ainsi plus respirable.

– Hum ! Qu'est-ce que c'est qui sent bon comme ça ? demandait Denis en soulevant un couvercle.

Valérie lui donna une tape sur les doigts et le jeune homme quitta la cuisine.

Dans la salle à manger, un seul couvert était dressé.

Denis une fois de plus remarquait sa solitude. Quelques instants plus tôt, dans le grand calme du dehors, il ne s'était pas senti esseulé. Ce n'est qu'une fois assis à table que cette sensation désagréable l'assaillit.

Cela dura peu. L'espace d'un instant. Valérie arrivait avec la soupe fumante. Denis, l'estomac creusé par l'air immense, se sentait en appétit.

Devant son assiette, le courrier du matin

apporté par le fermier, attendait. Il feuilleta le tout, en ouvrit cependant qu'une seule enveloppe.

« Bon ! » fit-il en finissant de lire.

– Je crois bien, Valérie, que je vais passer une autre semaine ici. Tout va bien là-bas, alors...

– Ça vous fera du bien, dit Valérie en s'éloignant. Je suis bien contente.

Les nouvelles du bureau étaient bonnes. Le gérant l'informait que de bons contrats en suspens au départ de Denis avait été finalement signés. Les nouvelles étaient meilleures pour l'importation des tissus étrangers. Denis ne voyait aucune raison de prolonger sa session de repos.

L'industrie héritée était entre bonnes mains. Laramée, son gérant, était un homme de toute confiance. Denis se frotta les mains et finit de dîner.

Puis, étiré ensuite dans un fauteuil, il n'eut pas le goût de rien, autre que de paresser en fumant tranquillement.

Distraitement, il feuilletait un magazine. Un

magazine qui traitait de décoration intérieure.

Mais bientôt, il sembla se passionner pour la lecture d'un article et quand il eut fini, un sourire narquois plissait sa lèvre.

– Je vais leur jouer un bon tour... se dit-il.

Il se leva, puis il se mit en frais d'écrire une lettre qu'il adressa à Mademoiselle Liane Claude, a/s La Maison Moderne, Casier Postal 300, Métropole.

Content de lui, il s'étira de nouveau et, avant de sortir, jeta un œil curieux, sur la pièce qui était à côté du grand vivoir et qui était encore vierge de meubles et de toute décoration.

En sifflant, Denis s'engagea dans la porte qui donnait sur le petit palier à l'escalier de fer forgé, puis de ci de là, il se rendit jusqu'aux bâtiments où se trouvait sûrement le père Mathias.

Il n'en pouvait plus de contentement. Il fallait qu'il le dise encore à quelqu'un. Depuis six mois qu'il avait acheté cette propriété, il ne l'habitait vraiment que depuis trois semaines.

Il n'était pas encore habitué, ni à la maison, ni

aux vastes étendues qu'il avait devant lui, ni à la gaieté du père Mathias.

Denis avait besoin de s'extérioriser. Pour l'instant, ce serait le fermier qui recevrait d'une oreille attentive les exclamations de joie satisfaite. Valérie qui faisait la vaisselle ne l'aurait pas enduré dans la cuisine.

II

Là-bas, sous la chaleur cuisante du grand jour et parmi le tapage du bureau, les jeunes filles dépouillaient le courrier du matin.

Puis, suivant les départements, la distribution se faisait ensuite.

Quand Liliane reçut les communications qui la concernaient, une lettre n'avait pas été ouverte qui était par-dessus toutes les autres.

Une lettre qui lui était adressée personnellement.

Elle l'ouvrit.

— « Ça par exemple ! » fit-elle à mesure qu'elle lisait.

Elle remit là la lettre et vit au reste du courrier. Et quand elle fut prête à répondre, elle s'installa à sa machine à écrire.

« Monsieur Denis Vallières,

Le Bois des Cèdres, P.Q.

Cher Monsieur.

J'ai bien reçu votre lettre au sujet d'un article que j'ai signé dans la dernière livraison de notre magazine, et je prends note de vos remarques.

Il est bien possible que, dans les conditions présentes, le matériel à trouver étant de plus en plus rare, le prix en soit conséquemment plus élevé que notre estimé. Nous ne donnions du reste que les prix de la ville qui ne sont pas nécessairement ceux de votre localité, et nul doute qu'avec de la patience et quelques recherches vous finirez par trouver ce que vous cherchez, et que vous réussirez à mettre en pratique le plan étalé dans l'article en question pour la réfection d'un petit vivoir.

Cordialement vôtre,

Liane Claude. »

Liane tira la feuille d'un coup brusque dans la machine et ce faisant, déchira un coin du papier.

Alors elle appuya le doigt sur un bouton et ce fut Adèle qui entra.

Adèle était une des nouvelles dactylos employées pour les surcroîts de travail. Liane lui tendit la lettre.

– Voulez-vous me copier cela, Adèle ? Ça va lui en boucher un coin pour au moins un bout de temps à celui-là ! A-t-on idée d'une chose pareille ?

Adèle regarda Liane, puis la lettre, puis Liane encore.

– Bien mademoiselle Claude.

Et elle sortit. Mais quand elle revint, Liane était plus d'humeur à causer qu'avant et dit à la jeune fille :

– Qu'est-ce que tu penses de cela, ma petite Adèle ?

– Je ne sais pas, mademoiselle Claude, mais je suppose que vous avez raison.

Adèle épinglait la copie de la réponse à la lettre même de Denis Vallières. Liane comprit à la réponse de la jeune fille qu'elle l'avait lue.

– Il met en doute mes avancées ! D'où sort-il celui-là hein, je te le demande !

Adèle qui était toute jeune, et à peine initiée aux secrets du bureau, hochait la tête, ne disant rien de peur de se compromettre, en faisant grand étalage de son ignorance. Elle restait cependant là, comme fascinée par les confidences de Liane Claude qui la tutoyait pour la première fois et qui lui parlait d'égale à égale.

– C'est un homme, mademoiselle Claude, après tout...

– Évidemment, j'aurais pu me choquer tout à fait et lui dire carrément qu'il ne connaissait pas ses oignons, mais ça ne revenait pas dans mes attributions...

– N'empêche que lui a eu l'audace de dire que vous ne connaissez rien ! Que vous vous mêliez de donner des chiffres qui sont loin de la réalité ! Qu'il est impossible de décorer un appartement neuf à ce prix !

– C'est ça qui m'a rendue furieuse, Adèle, mais que veux-tu, l'abonné c'est pour nous

comme le client pour la maison d'affaires...

– *The customer is always right !*

– Tu as raison, Adèle, et c'est ainsi que j'ai pris la chose ensuite. Sans cela tu penses bien que ma lettre, hein...

Elle s'était levée. C'était une façon comme une autre de congédier Adèle qui partit en refermant sur elle la porte où, dans la vitre, Liane Claude avait son nom d'inscrit.

Au bout de trois jours, Adèle fit irruption dans le bureau de Liane.

Elle apportait le courrier et mutine, elle prit une enveloppe, dont elle avait reconnu la provenance et la donna elle-même à Liane.

– Il revient à la charge, mademoiselle Claude !

– Qui ça ?

– Le type du Bois des Cèdres !

– Hein ? Montre-moi ça vite !

Liane ouvrit l'enveloppe vivement et lut, tandis que l'autre attendait.

« Mademoiselle Liane Claude,
a/s La Maison Moderne,
Casier postal 300, Métropole.
Chère mademoiselle Claude.

J'ai bien reçu votre lettre, mais je n'arrive pas à comprendre vos calculs. Car même en admettant cette augmentation des prix, j'en viens à la conclusion qu'il est impossible d'arriver avec votre estimé. J'ai même doublé ce dernier et mon estimation propre dépasse encore largement la somme doublée. Je ne puis comprendre comment vous parvenez à établir un chiffre si net et si ridicule de quatre-vingt-dix-huit dollars, quand avec la plus stricte économie pratiquée je ne puis arriver à moins de deux cents dollars et quatorze cents.

J'aimerais bien connaître votre secret car vous me rendriez un fier service.

Bien à vous,

Denis Vallières. »

– Il y tient ! dit Adèle après que Liane eut fini de lire tout haut.

– Veux-tu prendre des notes, Adèle ? Je vais lui répondre tout de suite.

Adèle s’installa auprès du bureau de Liane qui négligea le reste de la correspondance pour s’occuper de cette réponse.

« Monsieur Denis Vallières.

Bois des Cèdres, P.O.

Cher monsieur Vallières,

En lisant votre lettre, je me demande maintenant si vous aviez bien lu mon article en question ou si vous ne vous êtes qu’arrêté aux chiffres sans égard pour les trucs à employer afin de rester dans une stricte ligne d’économie pratique.

Je vous conseillerais de le relire de nouveau.

Cordialement vôtre,

Liane Claude. »

– Voilà ! Ça va lui mettre la moutarde au nez,
mais j'en ai assez, moi !

Adèle se leva en souriant et sortit pour taper la
lettre.

Le samedi de la même semaine un mot arrivait
à Liane.

« M^{lle} Liane Claude,
a/s La Maison Moderne,
Casier postal 300,
Métropole.

Chère Mademoiselle Claude,

Comme vous m'avez invité à le faire, j'ai relu
votre article et je n'y ai rien trouvé que je n'avais
pas vu à la première lecture.

Évidemment vous dites : « Toute femme
intelligente et débrouillarde saura mettre ces
conseils en pratique et arriver aux mêmes
résultats... » En fait, mademoiselle, c'est là la
conclusion de votre article. Or, comme j'ai la
prétention d'être, quoique étant homme,

intelligent et débrouillard, il y va de la réputation de votre magazine de ne pas m'induire en erreur.

Bien à vous,

Denis Vallières. »

Cette fois-là, Liane fut vraiment furieuse et Adèle préféra ne point demeurer dans le petit bureau.

Mais à peine fut-elle sortie qu'elle entendit la porte s'ouvrir. Liane, la lèvre pincée, le regard dur et le pas nerveux passait à côté d'elle sans un mot.

Bientôt la porte de la salle de repos se referma. Adèle soupira en songeant à Liane qui allait s'écraser dans un des fauteuils, loin de l'atmosphère de bureau, pour reprendre son calme.

La petite dactylo s'abîma dans son travail et pour un temps elle se rendit compte de ce qui se passait autour d'elle.

Quand elle eut conscience de ce qui arrivait, elle était à classer des documents, et une cloison

mince la séparait du bureau de Liane Claude où parvenaient les bruits de voix.

« Seigneur, grands dieux ! se dit la petite. Le patron ! »

Elle tendit innocemment l'oreille. Le ton de la discussion en disait long sur l'humeur des deux adversaires.

III

Monsieur Moquin était un homme habituellement d'humeur sereine.

Aussi Liane Claude, en le voyant installé à son bureau quand elle revint, et la mine revêche ne put-elle s'empêcher de lui demander ce qui se passait.

– J'arrive et comme vous n'êtes pas là j'attends... Et en attendant, je lis ce dossier... Pouvez-vous m'expliquer... ?

Liane Claude se mit immédiatement sur la défensive.

– C'est une espèce d'énergumène qui m'embête depuis une semaine ! À peine a-t-il le temps de recevoir ma lettre qu'il répond aussitôt des stupidités pareilles !

– Savez-vous qui c'est Denis Vallières !

– Heu... non monsieur Moquin...

Liane commençait à se sentir moins sûre d'elle-même. Par le ton de la question, elle savait qu'elle aurait des révélations.

– C'est le propriétaire des Fabriques Belges ! Savez-vous ce que cela veut dire ?

Liane Claude comprenait.

– Les Fabriques Belges, continuait monsieur Moquin. Celles qui nous fournissent nos matériels quand nous en avons besoin ! Savez-vous ce que cela veut dire ? Nous serons la risée de tous si vous ne faites pas quelque chose !

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de plus ? demanda Liane. Vous avez lu tout le dossier ?

– J'ai tout lu, oui... et votre article aussi, et je me demande bien comment vous avez pu arriver...

– Ça serait facile à prouver si l'appartement en question qui a été photographié une fois fini était encore en démonstration au deuxième !

– Qu'est-ce qui est survenu ?

– Toutes les deux semaines on refait la pièce

pour les besoins d'un autre article...

– Du même genre ?

– Évidemment ! dit Liane qui se fâchait. N'est-ce pas la politique du magazine de chercher à démontrer que l'art est souvent le fruit de l'imagination et non du dollar ?

– Soit ! Mais n'empêche que cela ne règle pas le cas de Denis Vallières. Comprenez-vous mademoiselle Claude ?

– Je voudrais bien faire autre chose... mais vraiment avec sa dernière lettre, je me demande bien ce que je pourrais faire de plus ?

– La réputation de notre publication est en jeu... D'ailleurs il a soin de souligner la chose lui-même, dit monsieur Moquin. Vous allez faire une chose, mademoiselle Claude. Vous allez vous rendre chez monsieur Vallières et prendre le temps qu'il faudra. Vous ne quitterez sa maison que lorsque vous aurez effectué la réfection de ce vivoir !

– Moi ? dit-elle étonnée.

– Eh oui, vous !

– Mais je ne saurais... J'écris souvent les données qu'on me donne ! J'ai consulté ceux qui avaient fait le travail et j'ai pris leurs chiffres, puis avec la photo j'ai pondu l'article !

– N'avez-vous pas dit que toute femme intelligente et débrouillarde pouvait arriver aux mêmes résultats ?

– Évidemment...

– Alors... Je crois que nous nous comprenons, mademoiselle Claude.

Liane vit sortir monsieur Moquin. Il avait un sourire au coin des lèvres. Un sourire moqueur qui laissait cependant encore percer la mauvaise humeur.

Liane regarda l'heure. Il passait à peine dix heures.

Elle appela Adèle.

– Adèle, je pars pour quelques jours. En mon absence...

Elle lui donna les directives nécessaires et elle était un peu gaie en quittant le bureau pour sauter dans sa voiture.

Elle allait rentrer chez elle, faire une petite valise et pensait beaucoup moins à la tâche qui lui incombait qu'à la perspective de quitter la ville pendant de si grosses chaleurs pour aller respirer l'air du Bois des Cèdres.

Elle ne savait comment se tirer d'affaires, mais peut-être que ce monsieur Vallières, si intelligent et débrouillard qu'il l'admit, s'illusionnait sur ses propres mérites ?

Jamais elle n'avait taillé de housses elle-même, tapissé ou peinturé, ou astiqué des meubles...

Elle passa chez un bouquiniste et munie de quelques feuillets pris au bureau avant de partir et de nouveaux bouquins, elle se mit en route.

IV

Liane Claude n'était pas au bout de ses surprises.

Valérie avait fait passer la jeune fille dans le vivoir et, tandis qu'elle attendait, Liane se demandait bien pourquoi, dans tout le luxe qui l'environnait, Denis Vallières avait eu l'idée saugrenue de décorer une pièce à neuf avec des raisons strictes d'économie.

Ce ne pouvait qu'être une fantaisie pure et simple de vieux célibataire endurci. Elle ne connaissait pas le propriétaire des Fabriques Belges, mais il n'était pas un quêteux ! De plus cette maison était splendide et vaste...

– Mademoiselle Claude ?

Liane se retourna vivement, et sortit de sa rêverie pour se trouver face à face avec l'homme le plus élégant qui fût.

Et jeune assez, ce qui ne gâtait rien.

– Monsieur Vallières, dit-elle, mon patron m’envoie vers vous pour discuter de vos difficultés et vous donner un coup de main.

Denis la faisait rasseoir mais Liane demeura, obstinément debout, tranquille sous le regard narquois du jeune homme.

Elle voyait de moins en moins la possibilité de passer quelques jours dans la maison de ce jeune homme qui dépassait la trentaine.

Même pour faire plaisir à son patron.

Alors elle dit :

– Si vous voulez, vous allez me montrer l’appartement que vous voulez refaire à neuf... ainsi nous perdrons moins de temps.

– Bien, mademoiselle.

Denis la dirigea vers une porte de côté qui donnait dans une sorte de corridor dont tout un pan était en verre et où l’on avait accumulé tous les spécimens les plus divers de fleurs.

Une sorte de serre au fond de laquelle une

autre porte que Denis ouvrit.

– C'est ici, dit-il.

Il s'effaça pour laisser passer Liane et la suivit en refermant la porte.

– Ça fait un peu sépulcral comme ça, dit Denis tout de suite après. Vous n'avez pas froid aux yeux, heureusement !

Il avait de l'impudence et un ton qui choquait Liane.

Elle préféra ne rien relever et dit plutôt :

– Mais c'est loin de l'appartement-modèle, ça ! C'est une vraie cathédrale ! je comprends maintenant pourquoi vous n'arriviez pas dans vos calculs ! Et je me demande bien pourquoi vous ne vous êtes pas rendu compte vous-même !

– Je me suis rendu compte, détrompez-vous, dit Denis, mais tout de même !

Liane continuait sans prendre garde à l'interruption.

– Vous avez quatre fenêtres au lieu de deux, et la pièce est elle-même au moins deux fois plus

grande ! Comment voulez-vous... ?

Elle regardait partout et tout était à l'abandon.

– Et puis, continua-t-elle, vous partez de rien ! Cette pièce est vide ! Il ne s'agit plus de rafistoler de vieux meubles mais bien d'en acheter... et même de seconde main encore, c'est la quantité maintenant qui fait foi de tout ! Vous n'avez rien !

– Ah ? Vous croyez ?

Liane l'aurait giflé. Mais elle se reprit.

– Je ne parle pas des autres pièces. Le vivoir que j'ai vu est magnifique, ce n'est pas cela que je veux dire. Je parle d'ici, et justement je me demande bien pourquoi vous voudriez recopier notre vivoir-modèle qui jurera avec le reste, si joli soit-il par lui-même. Voyez-vous, il a été conçu pour un foyer modeste et moderne, mais non pour endroit comme ici... C'est fait pour l'intimité, et puis...

– Mais c'est ce que je veux, dit Denis en ne démordant pas. Un endroit où je pourrais me mettre les pieds sur les tables, par exemple...

enfin un endroit où flâner tout à mon aise...
L'intimité quoi ! Enfin, si vous ne pouvez y arriver...

Denis mettait Liane au défi.

Elle se jura dès lors d'arriver à le satisfaire. Le ton moqueur qu'il prenait envers elle depuis son arrivée n'avait été en lui-même qu'un défi. Et voici qu'il le disait en toutes lettres...

– Ne croyez pas que je vois l'impossibilité entière de la chose, je sais que je puis y arriver, mais si vous tenez à ce qu'on en reste dans la marge des chiffres donnés, ce ne sera pas joli, je le crains bien.

– Disons, reprit Denis, que nous doublons votre estimé, puisque la pièce est deux fois plus grande, ce qui fera cent quarante-neuf dollars, donc un miracle si vous y parvenez... mais j'imagine que vous êtes intelligente et débrouillarde.

Liane était furieuse, mais elle avait le courage de ses écrits et elle était prête à tous les miracles possibles.

Il ne lui déplaisait point de tenter l'impossible.

– Je vais immédiatement prendre les mesures nécessaires, et ainsi peut-être que j'aurai le temps d'aller dans les magasins avant la fermeture...

– Est-ce que cela presse à ce point ? demanda Denis.

– Évidemment ! Monsieur Moquin m'envoie pour vous aider, mais je ne suis pas en vacances !

– Avez-vous l'habitude de travailler le samedi ?

– Pas habituellement, dit Liane en étirant entre ses doigts le ruban à mesurer.

– Alors, si vous le voulez bien, nous travaillerons lundi...

– Nous travaillerons ? répéta Liane d'un ton curieux.

– C'est-à-dire que je voulais parler de vous conduire à la ville...

– J'ai ma voiture dans la cour, dit Liane d'un ton bref.

– Parfait alors ! reprit Denis sans sourciller.

Nous allons la mettre au garage pour jusqu'à lundi. D'ici là, considérez-vous comme mon invitée. Valérie vous désignera une chambre...

– N'y a-t-il pas d'hôtel dans les environs où je pourrais aller ?

– Je ne vous le conseillerais pas, reprit Denis. Vous êtes trop jeune et trop jolie pour que je prenne la responsabilité de vous...

Liane coupa vivement :

– Mais je vous assure cher monsieur qu'avant aujourd'hui je pouvais marcher toute seule sur la rue !

– D'ailleurs, j'ai donné ma parole à monsieur Moquin que vous seriez ici comme chez vous et...

– Comment ? Mais monsieur Moquin et vous... ?

– Il m'a téléphoné ce matin, mademoiselle. Au fait, je savais que vous alliez venir... Ce que j'ignorais c'était que vous étiez telle que vous êtes...

– Cela veut dire ? demanda Liane vivement.

– Rousse avec des yeux pétillants de malice et peu prête à sourire...

Liane n’osa pas se fâcher pour cette dernière remarque. Elle répliqua seulement :

– Avouez que, depuis mon arrivée, je n’ai pas eu beaucoup à m’amuser !

– C’est pourquoi une fin de semaine de repos vous fera du bien. Laissez tout cela et j’appelle Valérie... Nous dînons à sept heures, cela vous va ?

Liane était charmée malgré elle et éblouie d’avance de tout le luxe dont elle allait être entourée pendant les jours qui allaient suivre, mais maintenant qu’elle s’était juré de ne point reculer, elle sentait plus que jamais le besoin d’être seule dans cette chambre que lui désignerait Valérie pour penser à son aise à la décoration qui s’imposait, et dont elle ignorait presque tout. En pensant à ses bouquins, elle dit :

– J’ai mon nécessaire de voyage dans l’auto.

– Alors venez, dit Denis. Nous allons remiser votre voiture et ensuite vous pourrez vous reposer

jusqu'au dîner.

Quand Valérie lui eut indiqué la chambre qu'elle occuperait et qu'elle eût laissé Liane toute seule, elle prit soin de revenir au bout de quelques instants pour s'informer si tout était au goût de la jeune fille et s'il ne lui manquait de rien.

Mais elle trouva Liane tout en larmes.

V

– Monsieur Denis vous a-t-il fait quelque chose ?

– C'est un... un...

Liane hésitait à travers ses larmes. Elle n'osait dire à la bonne ménagère qui semblait si douce et si dévouée à son maître tout ce qui lui venait d'humiliation de la part de ce monsieur Denis.

– Voyons mon enfant, remettez-vous, qu'est-ce qu'il y a ?

Liane sécha ses pleurs. Valérie s'était assise sur le bord du lit, tout à côté de Liane et attendait patiemment la confidence.

Çà et là des magazines étaient ouverts. Liane montra le tout.

– Je me demande pourquoi, dit-elle, il me pose une colle pareille !

– Hein ?

– Oui je me demande pourquoi il insiste pour avoir cet appartement recopié tel que le nôtre et suivant la même somme ! Ici c'est impossible et je ne sais comment je vais arriver. Il m'a mise au défi, de même que mon patron, et...

– Écoutez, mademoiselle Claude... C'est pas humain de faire ça à une jeune fille comme vous, et je vais vous dire un secret.

– Ah ?

– Dans le fond, je n'imagine pas que monsieur Denis veuille réellement vous engager pour faire cette chambre-là, parce que tous ses arrangements sont pris et les décorateurs doivent venir dans deux semaines !

– Hein ?

– C'est comme je vous dis.

– Alors pourquoi a-t-il écrit comme ça ? Parce qu'il a écrit au bureau vous savez, et c'est pourquoi monsieur Moquin...

– Monsieur Moquin ne connaissait sans doute pas très bien monsieur Denis, car il se serait méfié. Je crois qu'il a voulu blaguer tout

simplement...

– Ah ? Il a voulu blaguer, hein ? Eh bien, on va voir comment ça se passe avec moi !

– Bravo, fit Valérie. Je vous aime mieux comme ça que tout en larmes...

Mais Liane devint sombre de nouveau.

– Je ne sais comment j’arriverai... Il n’y a rien dans cette pièce, absolument rien ! Si au moins il y avait quelques meubles, fussent-ils vieux de cent ans ! Au moins on pourrait meubler ça et avec la somme, décorer !

– Dans la remise, dit Valérie, il y a un tas de vieilles affaires... Je ne sais pas si ça ferait l’affaire, mais on pourrait voir...

– Valérie, vous êtes un ange !

– Ne dites rien, mademoiselle Claude, et nous lui ferons une surprise.

Valérie partit sur ces mots, voyant Liane sourire.

À table, ce soir-là, Denis sembla trouver étrange l’animation de Liane, qui cadrerait mal

avec les dispositions de la journée.

Elle était gaie et riait des plaisanteries du jeune homme. Mais lui ne cessait de l'observer avec un œil curieux. Finalement il n'y tint plus et dit :

– Le Bois des Cèdres vous fait du bien déjà... Vous auriez eu tort de ne point venir, j'ai l'impression qu'au bout de quelques jours vous ne voudrez plus retourner...

– N'ayez crainte, dit Liane. Dès lundi, je me mets au travail, et même si l'endroit me plaît je ne serai point oisive...

– Vous savez, continua Denis, vous pourriez laisser faire l'appartement au fond, je m'en sers très peu...

– Mais non, se hâta de dire Liane, dès lundi, j'y travaille !

– Bon ! comme vous voudrez...

Liane se réjouit immédiatement de voir Denis pris à son propre piège. Par orgueil sans doute, il n'osait dire que le tout était une blague, comme l'avait si bien dit Valérie.

– À moins, se disait Liane, qu’il ait une autre idée de derrière la tête ?

Elle savait qu’elle n’était pas mal de sa personne. On la disait même passablement jolie. Et ce Denis, célibataire et seul dans sa maison ne s’était-il pas laissé tenter par le désir de prolonger la présence de la jeune fille à ses côtés ? C’était possible, mais non prévu dans le contrat que se disait Liane.

– Advienne que pourra ! dit-elle tout haut, en réponse à Denis et du même coup poursuivant sa pensée intérieure.

– C’est ça...

Après avoir fumé une cigarette dans le splendide vivoir qui ne laissait de faire extasier Liane, Denis entreprit de lui raconter comment il se faisait qu’il avait acquis cette maison.

– Et vous l’avez meublée vous-même ? demanda Liane incrédule.

– C’est tel que je vous dis ! Il y avait ici de vieilles choses que j’ai mises au rancart...

Liane pensa immédiatement à la remise

qu'elle devait visiter.

– Mais alors, dit-elle, je ne vois pas pourquoi – et excusez-moi de le répéter une fois de plus – vous n'avez pu vous tirer d'affaire avec l'autre pièce libre !

– C'est que je n'avais pas du tout l'intention de m'en servir, et même encore aujourd'hui je me demande pourquoi je vous imposerais ce travail...

Denis ne se laissa pas prendre au dépourvu.

Il reculait de nouveau.

– Mais j'y tiens ! dit Liane.

– Ah bon ! Mais pas avant lundi, c'est entendu.

Le soleil couchant ne dardait plus dans le vivoir qui s'assombrissait de plus en plus.

– Une marche me ferait du bien, je pense, dit Denis en se levant tout à coup. N'aimeriez-vous pas venir ?

– Je passe mon manteau et je vous accompagne, dit Liane.

Elle se dirigea vers l'escalier qui menait au

deuxième.

Denis la suivait mais s'immobilisa sur la dernière marche.

– Savez-vous que vous avez de très belles jambes ?

Liane se retourna vivement, puis sans mot dire elle fit volte face et continua à grimper les marches d'un pied moins sûr.

Le rire sonore de Denis remplissait le rez-de-chaussée.

Liane ferma vivement la porte de sa chambre et eut l'idée de n'en point ressortir.

Mais elle était gagnée malgré elle par cette sorte de sans-gêne qui s'était comme glissé entre eux.

Au demeurant, Denis était un homme fort taquin, mais aimable et il était d'une élégance plaisante à voir.

Comme elle passait son manteau, Liane aurait voulu qu'on la voit au bras de Denis...

Mais ils iraient tous les deux sur la route

déserte, sans aucun œil curieux pour les observer, sans aucune connaissance de Liane pour l'envier.

Une marche solitaire presque sous la lune qui allait se lever.

VI

Tôt le lendemain matin, Liane s'était éveillée. Puis sans bruit elle avait rejoint Valérie dans la cuisine.

Quand elle se fut assurée que Denis ferait la grasse matinée, elle se fit indiquer l'endroit de la remise et partit en quête de trouvailles à faire.

Quand elle revint, il y avait sur sa figure une sorte d'épanouissement.

– J'ai trouvé, Valérie ! J'ai trouvé ce qu'il faut... mais je ne sais comment nous ferons pour tout faire entrer ici... car il y a des objets... des meubles qui ne sont pas facilement manoeuvrables !

– Nous demanderons au père Mathias... c'est le fermier, il nous aidera, dit Valérie.

Liane se frottait les mains.

Satisfaite, elle montait se débarbouiller de

toute la poussière remuée.

Elle avait trouvé de vieux fauteuils qu'elle n'aurait qu'à recouvrir, une vieille table dont on couperait les pattes, elle blanchirait le bois, enfin tout irait !

La veille au soir, avant de s'endormir, elle avait de nouveau feuilleté les magazines illustrés, lu à fond quelques chroniques, jusqu'au point où sa pensée n'avait plus suivi les mots imprimés.

Elle s'était revue avec Denis, marchant sur le chemin désert.

Denis n'avait pas été moqueur. Il s'était même excusé.

– C'est stupide de dire tout ce qui me passe par la tête... ainsi tantôt quand vous êtes montée dans votre chambre... avait-il dit.

– Je ne vous en veux pas, disait Liane.

– Après tout, je disais la vérité !

Denis frôlait de nouveau la plaisanterie. Mais il se ravisa vite.

– Je ne voudrais pas que vous pensiez à moi

comme un être qu'il faut redouter, Liane... et permettez-moi cette appellation familière – mais je suis toujours si seul et j'aime tellement la gaieté que c'est plus fort que moi... Il y a bien Valérie qui me comprend ou qui me tolère... des fois je ne sais plus lequel des deux est le sentiment qui l'anime... Mais à part de ça...

Il avait fait un signe vague de la main.

– Mais on ne s'ennuie pas d'ordinaire à votre âge, ni avec votre situation, et enfin tout ce qui vous entoure ici !

– Comprenez-moi bien, Liane, je n'ai pas dit que je m'ennuyais mais j'aime à badiner, taquiner, enfin me dégourdir un brin... Tout seul, ce n'est peut-être pas ennuyant, mais c'est peu gai... Tandis qu'avec vous...

– Tandis que moi je suis arrivée à point pour satisfaire votre besoin d'expansion, si je puis dire... Heureusement que vous avez bon caractère, car autrement...

– Alors vous ne m'en voulez pas ?

– Mais non ! D'ailleurs je savais déjà que

j'avais de belles jambes, alors... Faudra trouver autre chose, voyez-vous !

Denis prit le parti de rire. Liane entra dans le jeu, peut-être à cause de l'ambiance particulière du lieu, peut-être parce qu'elle se sentait attirée malgré elle par le jeune et beau gars...

– Évidemment, j'ai encore à vous prouver que je suis intelligente et débrouillarde, ajouta-t-elle avec une pointe de sarcasme.

– Si vous étiez plus jeune... ou si j'étais plus vieux, disait Denis, je vous donnerais la fessée pour ce que vous venez de dire...

– Dois-je le regretter ? fit Liane taquine.

– Ce serait à voir ! dit-il en l'empoignant par la taille. Il s'assit sur une roche qui bordait la route et lui administra une bonne fessée qui la fit crier au point d'ameuter les alentours.

– C'est le temps de le dire maintenant ! fit-il en la remettant sur pieds.

– Dire quoi ? fit-elle en riant.

– Dire si oui ou non c'était à regretter...

– Ouch ! fit-elle en se redressant tout à fait.

Elle ne riait plus. Denis la prit par le bras.

– Vous ai-je fait mal pour vrai ?

– Je crois que oui... mais ça guérira... C'est à l'orgueil que ça fait le plus mal !

Elle trouvait l'aventure amusante. Denis reprenait.

– Alors je ne suis pas inquiet, car ce n'est pas incurable. Et puis, je SAIS que vous êtes intelligente...

– Vous ne dites toujours pas cela parce que je me suis laissé donner la fessée comme une gosse !

– Non, mais parce que vous avez d'intéressantes réactions et croyez-moi Liane, dans le monde que nous vivons, c'est ce qui manque le plus...

– Vous savez, monsieur Vallières...

– Denis dans l'intimité des chemins solitaires...

– Vous savez, Denis, quand on apprend jeune

à se débrouiller dans la vie, on a besoin de retaper son caractère si je puis dire. Les réactions intéressantes ne sont pas aisées au tout début, je vous assure...

Et là pendant les quelques instants qui suivirent, Liane encouragée par Denis parla d'elle-même, de son esseulement qu'elle comblait par le travail.

– Et vous aimez ce travail que vous faites ? avait-il demandé.

– Habituellement, oui. C'est même passionnant, cependant il arrive qu'on se trouve face à face à des difficultés, et alors on commence à douter de soi, et puis on se voit mis au pied du mur, alors on se débat comme un diable dans l'eau bénite...

– Je suis peiné si je vous ai causé quelque embarras à votre travail, dit Denis qui avait saisi l'allusion...

– Oh ! ce n'est rien, répondit Liane... excepté que je perdrai vraisemblablement ma situation si je n'arrive pas à vous satisfaire... C'est peu de

chose, comme vous voyez, ajouta-t-elle narquoise.

– Si je parlais à Moquin, hasarda Denis.

– Gardez-vous en bien ! dit vivement Liane. Je me suis juré à moi-même que je partirais quand tout serait fini et que vous seriez content, alors...

Denis n'avait pas réussi à la faire changer d'idée. Pas plus que les autres fois, et Liane ne souhaitait plus qu'une chose : travailler dans le secret de la cave, afin que Denis ne voit les meubles qu'une fois finis.

Mais le hasard lui facilita les choses.

Le dimanche soir, Denis était appelé d'urgence aux Fabriques et s'absentait pour quelques jours, peut-être la semaine entière.

– Vous irez acheter ce qu'il faudra, dit-il à Liane la veille de son départ, et je vais immédiatement vous signer un chèque pour cent quarante-neuf dollars...

Liane n'avait pas osé sourire. Le défi se maintenait maintenant qu'il la savait butée dans son idée.

Mais l'idée qu'il dut s'absenter pour quelques jours la réconforta. Elle pourrait travailler beaucoup plus à son aise.

Dès le lundi matin, elle était en route pour la ville.

VII

– Allo ! cria une voix qui fit sursauter Liane.

Avant de reprendre son équilibre, elle avait plongé une tête en bas de l’escabeau et se trouvait dans une pose plus ou moins digne, ni assise, ni complètement couchée parmi les pans de tenture et les housses des fauteuils.

Elle était rouge comme une pivoine et sa jambe prise sous l’escabeau refusait de bouger.

Denis cassa son rire en deux, quand elle l’apostropha :

– Vous pourriez au moins m’aider, hein !

Il n’en fallut pas davantage pour qu’il se précipite vers elle.

– Vous êtes nerveuse maintenant ? demanda-t-il.

– Assez de plaisanteries ! Aidez-moi à me dégager !

Mais au lieu de cela, Denis l'embrassa vivement sur la bouche, mais il reçut une gifle magistrale.

– Voilà ! fit Liane. Je n'avais heureusement pas la main prise !

Quand elle fut sur ses jambes, les cheveux défaits, la mine débraillée, elle le vit qui se tenait debout devant elle, plein d'audace et des rires pleins les yeux. Il la détaillait des pieds à la tête, en faisant *Hum !*

Alors Liane se baissa, déroula les jambes de son pantalon bleu, rajusta sa blouse blanche et d'un coup de pouce releva quelques mèches rousses.

– Il me semblait que vous deviez passer la semaine en ville ?

– Ça vous déplaît ? demanda Denis. Je m'ennuyais...

– J'imagine oui... Entre nous, c'est vraiment l'entente parfaite et la bonne humeur continuelle... Votre joue vous fait mal ?

– Non... dit-il. Pourquoi me demandez-vous

cela ?

– Parce que vous ne riez que d’un coin de la bouche.

– J’ai mal aux dents, dit Denis piteusement.

– Vrai ? Écoutez Denis, j’ai de bons médicaments avec moi et je vous en passe ! Attendez-moi une minute.

Elle allait passer en vitesse devant lui et prendre vers le couloir et l’escalier, quand il la retint dans ses bras.

– Pas si vite... mon mal s’endure... Regardons plutôt où vous en êtes rendue...

– Il n’y a vraiment rien de fait encore. J’ai emmagasiné pendant deux jours et voilà que vous revenez ! J’étais justement en train d’épingler les tentures pour voir l’effet qu’elles donneraient, dit Liane en se dégageant des bras de Denis.

– Alors je vous ferai apporter un escabeau plus haut !

– Ce n’est pas nécessaire puisque c’est vous qui ferez la peinture !

– Hein ?

– Vous n’imaginez pas qu’une femme intelligente et débrouillarde surtout ferait la peinture des murs avec un homme dans la maison, hein ?

Elle le regardait droit dans les yeux, les poings sur les hanches. Denis dit :

– Retrousssez vos jambes de pantalon comme tantôt !

– Pourquoi ?

– Parce que c’est un crime de cacher de si belles chevilles !

– Vous êtes incorrigible, Denis ! Dans tous les cas, les pots de peinture sont là, les pinceaux de même. Demain si vous ne voulez pas me retarder, vous commencerez.

– Et si je refusais ?

– Je dirais que vous avez bien mauvaise tête et que votre femme sera bien à plaindre.

– Eh ? Et puis d’ailleurs pourquoi pas, hein ? Je suppose que vous ne m’imaginez pas capable

de peindre ? C'est ce que nous allons voir. De plus, ça ne me déplaîra pas de travailler pour une fois en compagnie de quelqu'un...

– Vous ne vous imaginez pas que je vais vous regarder faire cependant ? J'aurai de la couture à faire et d'autres choses aussi qui ne se font pas dans cette pièce que je vous abandonne entièrement à partir de demain matin. Les murs seront bleus et les boiseries blanches, toute la peinture est là, de même que l'émail.

Là-dessus, Liane ramassa les housses et les tentures et sortit de la pièce.

Bien fin qui aurait pu dire le fond de sa pensée. Elle avait encore tout chaud à l'esprit et au bord des lèvres le baiser volé, et elle alla même jusqu'à regretter la gifle que, par contre, Denis n'avait pas mal prise.

Mais en songeant à cela, elle se rappela une chose et vira les talons.

– Votre mal de dents... comment va-t-il ?

Mais Denis n'était plus dans la pièce. Il était sorti par la porte du fond qui donnait sur la cour.

Liane revint vers la serre et gagna l'atelier de couture.

Puis elle descendit dans la cave.

Dans un coin inoccupé, Mathias avait tout rangé les meubles désignés par Liane. Satisfaite de ce qui était fait à date, elle jeta un nouveau regard de contentement sur le tout et remonta à la salle de couture.

Dans l'atelier elle rencontra Valérie qui lui dit :

– Vendredi, je l'enverrai aux commissions, alors vous en profiterez, si tout est prêt.

Liane était contente de se savoir deviner par la ménagère et de savoir qu'elles étaient toutes deux solidaires l'un de l'autre.

Elle lui fit un clin d'œil qui disait toute sa reconnaissance et c'est gaiement que la journée s'acheva.

VIII

Le vendredi matin, Valérie demanda à Liane si l'arrangement tenait. La jeune fille dit :

– Attendez un moment, je vais aller voir si la peinture est sèche et je vous dirai...

Quand elle revint, elle fit un signe entendu, et Valérie se mit en quête de Denis qu'elle trouva en compagnie du vieux Mathias.

Elle réussit à le convaincre. Elle n'avait qu'à se plaindre de rhumatismes et tout allait.

– Il en aura pour trois bonnes heures, car il va jusqu'à la ville.

– Chouette ! dit Liane. Appelons vite le père Mathias !

Et en moins de trois heures, tout était installé grâce à Mathias, à sa femme, à Valérie et à Liane qui dirigeait l'équipe.

À quatre dans une seule pièce, ça ne pouvait

prendre une éternité. Aussi quand Denis revint, Liane fut-elle fière de l'amener elle-même en dehors du vivoir, jusque dans la serre, et de là...

– Comment aimez-vous cela ? demanda-t-elle en lui ouvrant la porte.

Denis s'avança dans la pièce, regarda partout, mit un doigt sur son menton et examina de plus près.

– Cette tenture est pendue croche, dit-il.

– C'est possible, fit Liane un peu vexée.

Elle s'avança pour rajuster les plis mais Denis disait encore :

– Et puis ça, c'est le mieux que vous ayez trouvé ?

Liane ne s'arrêta pas à regarder ce que Denis montrait. Elle le fixa droit dans les yeux et cria plus qu'elle ne dit :

– Écoutez Denis ! Si vous croyez qu'on peut faire des merveilles avec rien, vous vous trompez ! C'était nu comme un ver cette pièce-là et j'ai réussi à l'habiller convenablement et j'ai même treize dollars et sept cents à vous remettre

sur la somme que vous m'avez donnée ! Au moins vous pourriez reconnaître mes efforts et ne pas vous contenter de critiquer ! Avec plus de latitude j'aurais fait des merveilles désirées, mais non dans les conditions présentes ! À part de ça, les meubles sont ceux qui étaient dans la remise et nous les avons astiqués, Valérie et moi, et ajustés pour qu'ils aient plus d'allure ! Ce divan qui est assez passable, c'était un vieux sofa ! Et le reste !

Les larmes lui montaient à la gorge. Elle se tut avant qu'il s'en rende compte, mais elle était vraiment malheureuse.

Il s'asseyait dans un des fauteuils et faisait :

– Ouch !

– Pas nécessaire de le dire, je le sais ! Tous les ressorts sont comme celui-là ! dit Liane. Maintenant allez vous plaindre à qui vous voudrez, à monsieur Moquin, à la Maison Moderne, au diable si vous voulez ! Moi je retourne à la ville et je suppose que vous serez satisfait d'apprendre que je perdrai probablement ma situation

– Assurément !

– Quel culot tout de même ! fit Liane en se retournant brusquement avec un geste de fuite.

– Liane !

C'était un ton de commandement. Elle ne put s'empêcher de s'immobiliser.

– Liane, reprit-il plus doucement, venez ici...

Mais à ce moment la sonnerie du téléphone se fit entendre et Liane dit :

– Valérie est à la maison du fermier.

– J'y vais, dit Denis en se levant.

Mais il entraîna Liane par la main par crainte qu'elle s'enfuie. Aussi dut-elle entendre une partie de la conversation qui se tenait au téléphone.

– Oui, Moquin, tout va à merveille !... C'est presque terminé et c'est magnifique... Mademoiselle Claude est une femme épatante et intelligente et débrouillarde !... Oui, sans doute... Oui, Moquin... Oui, seulement quand tout sera terminé n'est-ce pas ?... Dans deux ou trois

jours... C'est ça lundi... Au revoir et merci encore !

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Liane quand l'appel fut terminé.

– Vous avez entendu.

– C'est-à-dire que j'ai entendu mais que je n'ai pas bien compris, fit Liane. Même avec mon intelligence, cher monsieur...

– C'est, ma chère enfant, que je ne vous ai pas tout dit, autrement vous auriez compris...

– Mais enfin...

– N'ayez aucune crainte, si Moquin a téléphoné ce n'est pas parce qu'il s'inquiétait de votre absence. Et si j'ai parlé que tout n'était pas fini, j'étais loin de penser à l'appartement terminé.

– Ah ? Vous avez autre chose à me demander ? Mais le reste n'était pas prévu entre monsieur Moquin et vous ?

– Soit ! Mais le reste ne concerne pas monsieur Moquin, Liane.

– Alors pourquoi lui avoir dit que je resterais encore... Tout est fini et que vous soyez satisfait ou non... Que vous ayez oui ou non dit la vérité à monsieur Moquin, moi je m'en retourne.

– Tut... tut... tut. Venez vous asseoir et nous allons parler un peu.

– Je ne vois pas ce que nous aurions tant à dire, fit Liane sèchement. Tout ce qui m'importait c'était que l'agencement de votre appartement vous plût, en considération des moyens limités qui étaient à ma disposition... Je suppose que je devrais vous savoir gré d'avoir dit à monsieur Moquin qu'il vous plaisait, afin que je ne perde pas ma situation, mais je sais quel est le fond de votre pensée, alors je ne vois pas quelle discussion pourrait être entreprise... et je ne vois pas l'utilité de demeurer plus longtemps votre invitée...

– Fini ? demanda Denis.

– Presque, fit Liane. Car il me faut admettre en plus que vous m'avez fort bien traitée, et que malgré nos divergences d'opinions j'ai passé une intéressante semaine. Pour cela, je vous dois des

remerciements qui sont sincères, croyez-moi. Et maintenant...

– Maintenant, dit Denis, comme je suis encore chez moi et que vous êtes mon invitée, je me permettrai d’avoir une dernière exigence.

– Bon, fit tranquillement Liane.

– Nous allons d’abord griller une cigarette. D’après la somme de travail que vous avez fournie en mon absence, je ne m’étonne pas que vous soyez énervée. Une cigarette vous fera du bien !

– Vous avez toutes les audaces, Denis ! Et je me demande si vous auriez un seul reproche à faire à mon humeur si vous aviez accueilli autrement tantôt les résultats de mon travail ! Remarquez que j’admets que ce n’est pas splendide, mais enfin, j’imagine qu’avec les moyens dont je disposais, on ne pouvait guère faire mieux.

– Si ! dit Denis.

– Vous voyez ! Vous n’admettez pas encore !

– Vous auriez pu moins vous hâter, dit Denis

en lui offrant une cigarette. Ainsi...

Le téléphone sonnait de nouveau.

Denis alla répondre.

– Allo... Oui Louisette... Non, vois-tu je pars pour trois semaines... Décidé cet après-midi... Suis au regret... Dommage... Oui c'est ça... Bonjour Louisette.

– Comme tout s'arrange ! fit-il en se frottant les mains après avoir raccroché et comme il revenait vers Liane.

– Pardon ?

– Je disais « comme tout s'arrange » ! Je viens de me découvrir un voyage subit... tout comme je me suis découvert un mal de dent cet après-midi... Liane ! Nous avons la fin de semaine à nous deux !

– Pardon ?

– Ma chère enfant, vous êtes de plus en plus perdue depuis quelques minutes, mais je vais éclairer votre lanterne.

– Je ne demande pas mieux, fit Liane, car je

commence à perdre la tête... et je ne voudrais pas vous accuser d'en être la cause !

– À la bonne heure, vous retrouvez votre optimisme !

– Qu'est-ce qui se passe donc ?

– Liane, vous auriez eu beaucoup de chagrin de perdre votre situation ?

– Oui, évidemment, mais je ne vois pas en quoi cela...

– Vous allez voir... et je me demande bien pourquoi j'ai été dire à Moquin que j'étais content !

C'était évidemment préférable de lui mentir à lui plutôt qu'à moi, se dit Liane.

– Vous auriez pu vous contenter et lui dire la vérité, vous savez...

– Mais c'est la vérité que je lui ai dit, Liane ! protesta-t-il.

– Ah ! Alors je comprends de moins en moins.

– Les critiques de tantôt n'étaient que taquineries et puis aussi elles me permettaient de

voir tous les côtés de votre caractère...

– Ah ?

– Depuis votre arrivée, on ne peut pas dire que vous aviez des excès d'humeur, alors j'ai voulu voir si vraiment...

– Je pouvais me mettre en colère ? C'est ça ?

– C'est ça, fit Denis. Les femmes flegmatiques je les aime moins que les autres voyez-vous...

– Mais en quoi cela... ?

– Vous ne voyez pas le rapport ? Une femme toujours tranquillement pareille, toujours d'humeur sereine, jamais un mot plus haut que l'autre, mais c'est une peste dans une maison !

– Peut-être, mais enfin, je n'allais pas m'éterniser ici, puis...

– Qui sait ? dit Denis.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Liane avec un grand vide au fond de l'esprit, un vide qui se creusait à mesure qu'elle croyait saisir et pensait s'illusionner.

– Que vous pourriez rester ici, si vous vouliez

Liane...

– Vous n’êtes pas sérieux, Denis !

– Je suis sérieux plus que jamais je ne l’ai été, Liane. Et c’est comme ma femme que j’aimerais vous avoir à mes côtés toujours... Cela vous ennuerait ?

– Denis ! Comment puis-je savoir si oui ou non vous dites la vérité ! Depuis mon arrivée ici, ce ne sont que taquineries, badinage et moqueries !

– Mais là je suis sérieux, très sérieux. D’ailleurs, cette maison est beaucoup trop grande pour un homme seul...

– Mais...

– Est-ce que je vous déplaît tant que cela ?

– Oh non, fit Liane, mais avec une vivacité qu’elle se reprocha aussitôt.

– Alors ? Qu’est-ce qui vous empêche de dire oui... Croyez-vous donc que vous ne sauriez pas m’aimer un tout petit peu, alors que moi je vous aime déjà beaucoup ?

– Denis... je ne sais pas... Depuis tantôt, vous m'avez tellement bouleversée avec toutes vos attitudes si diverses que je sais à peine démêler le vrai du faux et je me demande même si vous ne vous payez pas ma tête !

– Je vous assure que je suis sincère ! Je suppose que c'est là la rançon de mon badinage ? Qu'est-ce que je vais donc dire pour que vous ayez confiance en moi maintenant ?

– Mais cette Louissette ? Excusez-moi, mais j'étais si près de l'appareil vous comprenez... et je ne suis pas sourde...

– Louissette ? C'est un crampon dont je viens à l'instant de me défaire... J'aime bien faire mon choix moi-même, et il arrive que j'aime les rousses et que Louissette est brune... et puis elle est flegmatique, tandis que toi Liane...

– Ma foi, c'est bien le premier homme qui tourne ainsi une déclaration d'amour ou je me trompe fort, dit Liane.

– Vous a-t-on déjà fait des déclarations d'amour, Liane ?

– Oui une fois... Il était brun...

– Vous l’aimiez beaucoup ? coupa vivement Denis.

– Autant qu’on peut aimer ? fit Liane.

Le front de Denis se rembrunissait.

– Je suppose que vous lui gardez encore un fidèle souvenir et c’est pour cette raison que vous ne m’avez pas encore dit oui, Liane ?

– Il était brun... dit Liane rêveuse sans se soucier de la question indiscreète posée par Denis... Brun et il ne riait pas de moi...

Denis pivotait sur son fauteuil et se passait la main dans les cheveux. Liane le sentait mal à l’aise.

– Et puis il était galant... Il n’avait qu’un tort, dit Liane finalement.

– Ah ? À vous entendre, je croyais que c’était un homme parfait comme il ne s’en fait pas beaucoup...

– Oui, il n’avait que quatorze ans et moi treize, dit Liane en éclatant de rire.

– Ouf ! On peut dire que je l’ai échappé belle !
fit Denis en riant. Et une telle peur mériterait une
bonne fessée !

– Dites donc, Denis, pas aujourd’hui hein ?
Sans compter que si ce sont là vos manières
habituelles, je n’ai pas du tout envie de dire ce
oui que vous attendez...

– Alors, sans la fessée Liane, c’est oui ?

Mais la porte d’entrée sonnait. Liane ne put
répondre immédiatement quoique Denis la
pressait de le faire.

– Allez à la porte... Nous discuterons ensuite...

Liane n’était pas fâchée d’avoir pour une fois
l’avantage sur son adversaire.

La porte s’ouvrit et Liane sentit le sang se
retirer de ses veines en entendant une voix de
femme, puis celle de Denis qui disait :

– Louissette ! D’où sors-tu ?

– J’appelais de l’hôtel tout à l’heure... Et
comme tu m’as dit que tu partais dès demain, j’ai
pensé te faire une surprise... Ça va ?

Liane entendit claquer un baiser sonore.

– Mon chou ! Mais tu as l'air dépaysé ? Est-ce que je te dérange ?

La voix se rapprochait de plus en plus de Liane.

– Ah je vois ? Excuse-moi mon cher, dit la nouvelle arrivée, mais je ne croyais pas troubler un tête-à-tête !

Liane s'était levée, toute droite. Avec sa chevelure rousse et sa tenue, elle faisait un contraste frappant avec Louissette.

Liane avait encore son pantalon bleu et sa petite blouse blanche, puis des sandales qui laissaient passer les orteils roses...

Denis faisait les présentations. Puis il dit à Louissette, au risque d'un démenti qui l'eût grandement humilié :

– Mademoiselle Claude est ma fiancée, Louissette.

– Ah ? Cachotier, et tu n'avais rien dit ? Toutes mes félicitations, mon cher ! Mais c'est les copains qui vont s'amuser, hein ?

– J’aimerais bien, dit Denis, leur faire part de la chose moi-même si tu n’as pas d’objection, Louissette.

Liane avait dit deux mots : « Enchantée mademoiselle... »

C’était tout. Elle écoutait. Mais Denis ne perdait pas son aplomb et avant même qu’elle ait dit oui il avait annoncé leurs fiançailles. Ses oreilles étaient donc prêtes à tout.

Au lieu d’offrir une consommation à Louissette ou même une cigarette, il dit :

– Tu vas nous excuser Louissette, si tu veux, car je pars tôt demain et j’ai affaire au père Mathias, pour régler certaines choses.

– Tu sais, je n’arrêtais que pour te dire bonjour, dit Louissette sans perdre son air... Tu connais Henri ? Il m’attend à l’hôtel, et je lui ai promis d’être de retour dans quelques minutes... Tout s’arrange comme tu vois ? Alors bonjour et bon voyage... Et bonjour mademoiselle... Mademoiselle...

– Claude ! fit Denis.

Quand elle fut partie, Liane dit à Denis :

– Vous n’avez pas été gentil pour elle, après tout.

– C’est ainsi qu’on traite Louissette, et vous voyez ? Elle ne s’en porte pas plus mal... Tout lui fait le même effet que l’eau sur le dos d’un canard...

– Vous n’auriez toujours pas voulu qu’elle fasse une scène ?

– Évidemment non...

– Vous en avez du culot tout de même ! Et puis m’appeler votre fiancée sans même que j’aie dit oui !

– Vous refusez ? Est-ce par ménagement que vous ne m’avez pas démenti tout à l’heure, Liane ? Ou bien est-ce parce que vraiment vous êtes décidée à m’endurer ?

– Vous permettez que je fasse un appel téléphonique, Denis ?

– Cela ne répond pas à ma question... Oui, je permets ! Mais dites-moi Liane...

Liane appelait longue distance et demandait La Maison Moderne, puis monsieur Moquin.

Un clin d'œil qu'elle fit à Denis le fit se demander ce qui allait se passer. Elle avait fait une moue délicieuse qui donna envie à Denis d'aller l'embrasser, mais elle ramena l'acoustique sur sa bouche et Denis en fut quitte pour reprendre son poste d'attente.

Il trépignait comme un enfant impatient et quand Liane eut monsieur Moquin au bout du fil, elle lui dit :

– J'appelle, cher monsieur Moquin, pour vous donner mon avis de congé... Oui, je pars de La Maison Moderne... Non, j'étais contente, satisfaite, oui monsieur Moquin... Mais dorénavant, j'ai du travail personnel à faire... Oui une série de magasinage pour mon trousseau... Oui, monsieur Moquin... Merci monsieur Moquin... Je passerai vous voir dès que je serai de retour en ville et je vous expliquerai...

Elle raccrocha avec un sourire moqueur. Elle avait le bon bout de la corde et tenait solidement, si l'on peut dire.

– Alors, c’est oui, Denis ! Et que vous le vouliez ou non, nous nous marierons bientôt, car je ne tiens pas à ce que vous changiez d’idée au bout de quelques semaines !

– Liane ! Comment peux-tu dire ?

Il l’avait prise dans ses bras, et ils riaient maintenant tous les deux, ne songeant même pas à s’embrasser.

– D’ailleurs, tu vois ? Tu as entendu ce que j’ai dit à monsieur Moquin ? Je ne retourne pas au travail excepté pour mettre mes affaires en ordre !

– Je les aime avec du caractère, dit Denis, Et tu en as Liane autant qu’il en faut !

– Trop ? fit-elle coquine.

Pour toute réponse il l’embrassa et courut ensuite avec elle dans la cuisine annoncer la bonne nouvelle à Valérie qui venait d’entrer.

Cet ouvrage est le 778^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.